

Un rassembleur

Ce livre est double :

- il retrace un chapitre de l'histoire militaire de la France, entre 1939 et 1945 ;
- il présente, pour la même période, la biographie d'un des acteurs importants: le général Alain Le Ray.

Les deux thèmes s'interpénètrent constamment, par la volonté de l'auteur, le lieutenant-colonel Jean-Pierre Martin, dont les responsabilités au sein du Musée des troupes alpines à Grenoble et à la direction de ses «cahiers» ont fait un historien averti. Il a su retrouver dans les bibliothèques et dénicher dans les archives une masse considérable d'informations – certaines encore inédites – sur les combats de mai-juin 1940, sur les préparatifs secrets de l'armée d'armistice et, après sa dissolution, en novembre 1942, sur l'engagement d'un grand nombre de ses cadres dans les rangs de la Résistance, sur les combats du maquis et sur les étapes de la libération du Dauphiné.

À ces différents épisodes, Alain Le Ray a été mêlé, comme beaucoup d'autres. Mais plus que beaucoup d'autres. Recueillir son témoignage était faire œuvre utile. Certes, il existait, sur lui-même et sur son action, d'assez nombreux textes: études écrites par l'intéressé lui-même, interviews données à des revues, articles parus dans la presse, allocutions, lors de cérémonies ou d'anniversaires. Mais tous ces matériaux demeuraient dispersés. Les voici enfin réunis, les uns et les autres constituant un récit continu, qui respecte la chronologie et assure la lisibilité de l'ensemble.

Alain Le Ray aurait fort bien pu ne jamais faire carrière dans l'armée: ses goûts le portaient vers les lettres. S'étant spécialisé en allemand, il aurait pu, sa licence en poche, préparer l'agrégation, passer un doctorat et enseigner dans quelque université. Ayant suivi les cours de Sciences Po à Paris, il aurait pu entrer dans la fonction publique. Il aurait fait un bel ambassadeur de France. Mais, ayant épousé une fille de François Mauriac, Luce, il aurait aussi bien pu entrer en littérature, tout comme le patriarche de Malagar. Il avait d'incontestables dons d'écrivain. Il était sensible à la poésie. Voyez, entre autres, à la fin de ce livre, son beau texte sur la sérénité des nuits d'hiver, en haute montagne...

Alain le Ray n'était pas Saint-Cyrien, mais officier de réserve. Et quand il décida de devenir officier d'active, c'est par l'École d'infanterie et des chars de combat qu'il passa, avant d'être affecté à un bataillon d'infanterie alpine. Heureux choix, car ce parisien de naissance était aussi un excellent alpiniste.

C'est sous l'uniforme des troupes alpines qu'il se battit sur l'Ourcq, au début du mois de juin 1940, à la tête d'une compagnie, qui avait reçu pour mission de défendre un pont important «sans esprit de repli». Ses hommes et lui, face à un ennemi plus nombreux et mieux armé, appliquèrent cette consigne au pied de la lettre. Légèrement blessé, le jeune officier allait se retrouver dans un Oflag de Poméranie, d'où il n'eut rien de plus pressé que de s'évader. Évasion ratée, presque à l'arrivée au port, après une longue pérégrination en Allemagne, dont il parlait couramment la langue. Quand on lui faisait remarquer qu'il avait un léger accent, il répondait qu'il était Morave!

La Feldgendarmerie, l'ayant finalement rattrapé, le boucla dans le camp des fortes têtes: l'impressionnante forteresse de Colditz, en Saxe, dont il était admis que personne ne pouvait s'évader. Lui, un beau soir s'en évada. Mais quelle folle audace!

On retrouve Alain Le Ray à Grenoble.

Il est l'un des fondateurs du maquis du Vercors, avec l'architecte Pierre Dalloz, l'écrivain Jean Prévost et le journaliste Yves Farge. Il rédige un projet d'utilisation militaire de ce massif des pré-Alpes. Un projet qui va entrer dans l'histoire sous le nom de «Plan Montagnards». En mai 1943, il devient, ce qui paraît logique, le chef militaire du Vercors, tandis qu'Eugène Chavant, dit «Clément» en devient le chef civil.

Le jeune officier va demeurer à son poste jusqu'au 31 janvier 1944, date à laquelle il quitte le Dauphiné.

Avant de partir, il a participé à la rencontre de «Monaco». Ce nom de code ne doit rien à la Principauté. Il s'agit de la réunion clandestine, dans un hôtel de Méaudre, du Comité de l'Isère de la France combattante. Une décision importante est prise, ce jour-là: faire l'union de tous les mouvements de Résistance, sous le sigle de CDLN: le Comité départemental de la libération nationale de l'Isère.

Voilà soudain ce département en flèche. Ou plutôt, voilà qu'on décide d'y appliquer *stricto sensu* les consignes données par Jean Moulin, quand, peu avant son arrestation par la Gestapo, à Lyon, il a fondé le CNR: le Conseil national de la Résistance.

Mais, à la mi-mai, une des clés de voûte de l'édifice laborieusement construit s'écroule soudain: le commandant Albert de Reyniès, brillant officier de chasseurs alpins, devenu le responsable départemental de l'AS – l'Armée secrète – est arrêté à Grenoble. On ne retrouvera jamais son corps.

Aussitôt, le CDLN décide, à l'unanimité, de proposer à Alain Le Ray de lui succéder. Mesurant la difficulté de la tâche, tout autant que les risques, il revient à Grenoble, avec le titre de commandant des FFI, les Forces Françaises de l'Intérieur, dans le département de l'Isère.

Dans ce nouveau rôle, il va révéler de grandes qualités: celles d'un chef particulièrement ardent, qui paie de sa personne, en allant voir ses hommes sur le terrain, ce qui exige, par prudence, de longs et épuisants déplacements à vélo. Car cet officier a une conception toute personnelle du commandement: il veut, en toutes circonstances, non pas imposer des ordres, mais obtenir l'accord sans réserve de tous les exécutants. Cet homme a compris avant d'autres que la Résistance devait avoir un seul idéal: faire l'union de tous ses membres.

Si on devait lui donner un surnom, on l'appellerait volontiers «Alain le Rassembleur».

Dès qu'il a été nommé, il a fait savoir, en effet, sans bomber le torse ni élever la voix – ce qui n'est pas dans ses habitudes, – qu'il voulait rassembler, sous sa seule autorité, tous les résistants, qu'ils appartiennent à l'AS, l'Armée secrète, à l'Organisation de Résistance de l'armée, – l'ORA, – ou au Front national – le FN. En conséquence, il se hâte de nouer des liens avec «Assas», un des responsables du Front national, mais aussi avec «Pel», représentant le parti communiste. Sans plus attendre, il leur demande de désigner un membre des Francs-Tireurs et Partisans Français – les FTPF, – dont il entend faire un de ses adjoints. Les deux hommes lui donnent satisfaction dans les trois jours. Voilà réglée la question de l'union de la Résistance. Une union qui ne va pas se réaliser – à beaucoup près – dans tous les départements français !

Alain Le Ray n'a pas attendu ce moment pour découvrir que la guerre clandestine n'avait que de très lointains rapports avec ce qu'on enseignait dans les écoles d'officiers. Il a découvert, sur le terrain, des réalités nouvelles. Comme le note, avec perspicacité son biographe, «il a toujours su faire prévaloir les hommes sur les idées». Or voici que le nouveau chef départemental de la Résistance découvre, autour de lui, des hommes d'une qualité exceptionnelle. Sans doute ne sont-ils qu'une poignée. Mais ce combat dans l'ombre ne requiert pas l'intervention de gros bataillons. Bien au

contraire, il doit rester l'œuvre de petits groupes bien renseignés, bien entraînés et bien armés, capables de fondre, à l'improviste, sur l'ennemi, de lui porter un coup violent et de disparaître aussitôt.

Ce sont ces hommes qui vont faire de Grenoble une sorte de capitale de la guerre secrète et, du Dauphiné, un des hauts lieux de la Résistance française. Certes, le mérite en revient, collectivement, au «peuple de la nuit», qui n'est pas seulement celui des combattants, mais aussi celui des informateurs, des ravitailleurs, des agents de liaison. Mais ce peuple avait un chef: cet officier de trente-quatre ans, dont les responsabilités dépassaient de très loin celles du simple capitaine qu'il était encore.

Pour Alain Le Ray la libération de Grenoble ne marque pas la fin de la guerre. Après les combats du printemps 1940, après les mois brûlants de la Résistance, en 1943-1944, voici que commence pour lui une troisième campagne: la guerre des neiges, sur le front des Alpes, durant l'automne et l'hiver 1944-1945.

De cette guerre sur les crêtes, on a souvent dit qu'elle était une guerre oubliée. On omet de dire qu'elle fut celle des résistants du Dauphiné et de la Savoie, qui commencèrent alors à reconstituer l'armée des Alpes; que ces hommes livrèrent, à haute altitude, en plein hiver, des combats particulièrement difficiles – certains furent même de véritables exploits; ils trouvèrent, en face d'eux, une des meilleures divisions de l'armée allemande et les derniers séides de Mussolini; deux adversaires aussi fanatiques l'un que l'autre.

Quand il parle de cette éprouvante campagne d'hiver et de la victoire définitive, au printemps, Alain Le Ray n'évoque pas telle ou telle action en particulier. Pour caractériser la 7^e demi-brigade de chasseurs alpins, qu'il a personnellement contribué à reconstituer et dont il est devenu le chef, il dit tout simplement :

«Je n'ai jamais commandé de tels soldats.»

C'est cette modestie qu'apprécient tous ceux qui connaissent Alain Le Ray. Jamais il ne parle de la suite de sa carrière, qui le conduisit jusqu'aux plus hauts postes de la hiérarchie militaire. Encore moins parle-t-il de ses exploits personnels, sur les parois rocheuses ou sur les pentes verglacées. Il parle de ses hommes, dont il dit qu'ils furent admirables. Tous collectivement: ceux de Brény-sur-Ourcq, ceux de la Résistance et ceux du

UN RASSEMBLEUR

Mont-Cenis. Mais aussi ceux de Nam Dinh, de Phat Diem et des Sept Pagodes, là-bas en Indochine, ceux d'El Mila, de Biskra, des Aurès et de la Kabylie, là-bas en Algérie...

S'il est un mot qui résume Alain Le Ray c'est celui de fidélité.

Il m'écrivait, ces jours derniers, ces phrases simples et belles :

« La fidélité, c'est la clé de tout ce qui a compté dans mes engagements: fidélité aux miens, à la France, à mon métier, à ceux que j'ai eu l'honneur de conduire au combat, à l'honneur militaire, à l'honneur tout court. »

Qu'ajouter d'autre?

Paul Dreyfus